

HENRI POLLÈS

**Toute guerre  
se fait la nuit**

roman

*nrf*

GALLIMARD







**TOUTE GUERRE  
SE FAIT LA NUIT**

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions de la N. R. F.*

SOPHIE DE TRÉGUIER, mœurs de village, Prix Populiste 1933.

L'ANGE DE CHAIR, biographie.

LES GUEUX DE L'ÉLITE, pamphlet autobiographique.

L'OPÉRA POLITIQUE, essai.

LES PARALYTIQUES VOLENT, féerie (Corréa).

HENRI POLLÈS

**TOUTE GUERRE  
SE FAIT LA NUIT**

**ROMAN**

*nrf*

**GALLIMARD**

Paris — 43, rue de Beaune

*8<sup>e</sup> édition*

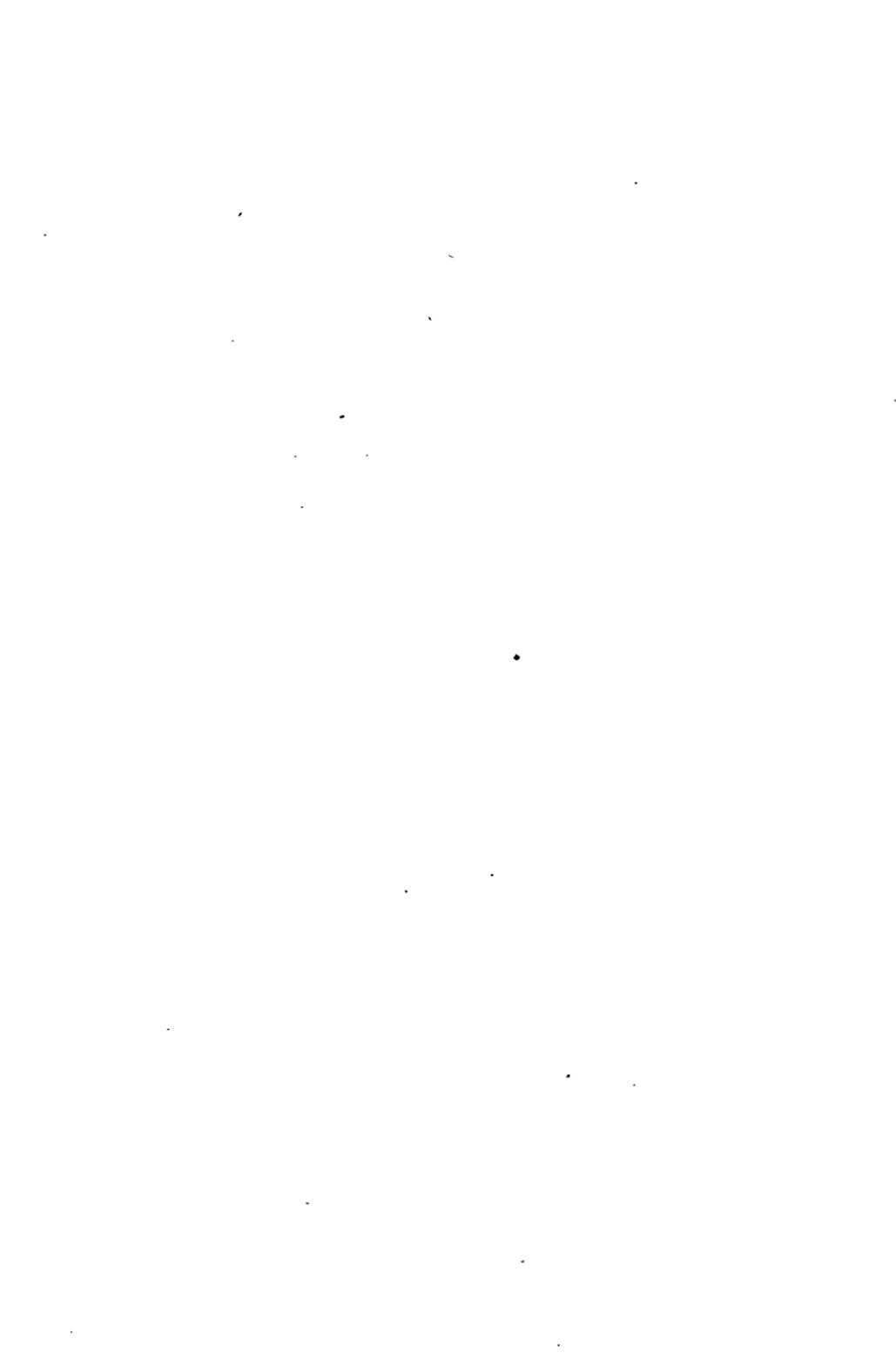
Extrait de la publication

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays y compris la Russie.

*Copyright by Librairie Gallimard, 1939*

Extrait de la publication

*PARMI LES MORTS  
DE LA GUERRE D'ESPAGNE,  
AUX MATÉRIALISTES,  
DANS LE CIEL.*



# I

## LES SUISSES DE LA MÉDITERRANÉE

*Juillet 36.*

Avec, de part et d'autre, de bonnes raisons — qu'ils allaient découvrir peu à peu —, les Espagnols commençaient de s'étriper quand un Français, qui venait d'entrer en Italie, s'étonna d'être regardé avec curiosité. Il ne voulait pas retarder d'une minute le début de sa voluptueuse expérience péninsulaire, et, le cœur léger, avait attaqué sa première promenade, mais qu'y avait-il là de subversif ? Il se disait qu'il existait peut-être un signe qui vous rendait moins étranger dans la nouvelle église en plein air, un signe qu'il fallait faire pour commencer une action, comme le signe de croix dans l'univers chrétien. Il tendit le bras brusquement, le plus impérativement, terriblement, vigoureusement, fascistement possible ; cela ne fit que multiplier les sourires comme si venant de lui le salut fasciste n'était pas sérieux ... Bien que sans grande importance touristique, le village d'U. avait certainement vu d'autres Français que lui ; et il avait bien brossé son complet avant l'entrée en gare ; comment entre-temps se serait-il souillé, surtout d'une tache large au point d'être visible à distance ? Il avait laissé en France son insigne politique. Les moulinets de sa canne qui auraient dû entraîner son bonheur comme une hélice perdirent un peu de leur allégresse, de leur facilité, quand il s'aperçut qu'il était suivi par plusieurs des indigènes curieux. Cette meute d'ailleurs lui souriait sympathiquement. Il faisait « non » de la tête — l'air de dire qu'il n'avait besoin de rien, ou protestant qu'il était un touriste ordinaire, qu'il ne savait pas l'italien, qu'en un mot, ça ne pouvait absolument pas être ce qu'ils pensaient, quoi que ce fût. Exprimaient-ils leur dérision pour cet animal antédiluvien : le démocrate ? encore une fois, leur regard avait l'air plutôt cordial, et aucun crachat n'en ternissait le ciel. Soudain, il porta en tremblant une main à sa cravate : « j'aurai pris ma cravate

rouge ! » elle l'étouffait, — mais non, c'était sa bleue... Ouf ! Il souffrit : j'ai rougi de la démocratie. Ses suiveurs, dont le nombre s'accroissait, sans réussir à leur donner une apparence fanatiquement fasciste, lui intimaient maintenant par une mimique curieuse de sortir quelque chose de sa poche. « Je n'ai pas l'air bien riche, cependant... » Comme il venait des provinces faméliques du Maroc français, où celui qui donne un sou est un donateur et un envoyé d'Allah, il se demanda s'ils étaient pauvres à ce point ? s'ils n'avaient rien à manger ? Les anthropophages entourent ainsi l'étranger un peu gras, avec ces yeux... Cependant, il était maigre, et ils n'étaient ni hâves ni déguenillés, et le reporter le plus anti-fasciste, affamé de leur sous-alimentation, n'aurait pas eu le droit de se réjouir au premier contact de son gibier, sur un simple examen de la mine. Ils semblaient maintenant le fixer au niveau de la ceinture ; bigre ! et leurs nouvelles lois sur la simplicité sexuelle, alors ? Des femmes, ayant appris apparemment de quoi il s'agissait, se signèrent et passèrent leur chemin ...Il vérifia qu'il était entièrement boutonné, le gilet et jusqu'en bas... Alors ? il devenait de plus en plus inquiet... On surveillait les étrangers à ce point ! L'encercllement se resserrait ; qu'allait-il devenir ? Soudain un des deux jeunes hommes qui le talonnaient au point de le frôler, avança la main vers lui, arracha prestement quelque chose de sa poche, rit, bondit hors du cercle. En un éclair le touriste avait pris conscience que ça n'avait rien de grave, puisque son portefeuille n'était pas dans cette poche, mais il pensa que les traditions du rançonnage des voyageurs avaient été précieusement conservées dans ce pays aussi fier de son passé que de son présent et de son avenir, et même élevées à la dignité d'une gymnastique sociale par le national-socialisme, quand, se rappelant ce qu'il pouvait avoir dans la poche tentatrice, il comprit que celui qui s'enfuyait, poursuivi par la joyeuse jalousie des autres, lui avait ravi *Le Canard Enchaîné* et *L'Humanité*. Il n'avait plus pensé en franchissant la frontière italienne qu'il avait sur lui ces journaux. Comme *Le Jour* se trouvait par-dessus les autres, on avait laissé passer à la douane une collection si bien, si purement enveloppée. Puis, avec le hasard du remue-ménage des objets dans la poche, et comme si l'instinct qu'ont, pour connaître que leur atmosphère et l'heure de leur révélation approche, les canards perdus parmi un panier de poules, leur faisait dresser la tête, les journaux des canailles rouges avaient pris le dessus, s'étaient mis en vedette. Bien qu'il ne possédât point d'opinions politiques très marquées, le Français dont le nom et la personnalité nous sont indifférents, dont l'aventure n'avait d'autre utilité que de nous donner le ton du pays où nous entrons, faillit éclater d'orgueil, de l'orgueil de la liberté, quand il comprit que, voyageur en soi sans importance, il était quelqu'un de représentatif, une sorte d'ambassadeur : ce monsieur était la preuve qu'il y avait

une liberté quelque part ; ce monsieur à qui nous disons adieu, le laissant admirer l'Italie de tous les temps, était l'inconscient envoyé spécial du libéralisme.

Emilio Corvelli avait été gêné d'assister à cette scène de l'Italie d'aujourd'hui ; et il était vivement rentré à son château, comme s'il avait en tout cela sa part de responsabilité. Il s'était plongé dans ses travaux. Eh bien ! non, il n'arrivait plus à en achever un seul. Ça n'avait pourtant pas de signification politique, cette recherche du destin antique de Rome ; la plus subtile police de l'érudition et de l'intellect pouvait-elle trouver là-dedans de quoi se formaliser ? et dans son *Histoire de la Politique Extérieure des Césars* ? Mais justement, c'était peut-être sa terreur constante de la formaliser qui retenait sa plume, rendait sa faculté d'investigation timide comme une jeune fille. Ces bas usagers de l'histoire stérilisaient même l'esprit d'un historien ! Corvelli était hanté par ce qui chez les Césars ressemblait à Napoléonini (précisément parce qu'il ne voulait pas penser à ça, à Lui), et par là même le contredisait, car c'est un suicide que de répéter, d'imiter ce qui est passé. Et des lettres anonymes le menaçaient de mort de temps en temps, au cas où il déraillerait de la ligne que l'antiquité devait suivre pour le moment, et aurait des velléités de retrouver un peu de son ancienne liberté d'esprit. Depuis ces menaces, il avait peur que rien ne bouge sur la table, dans le jardin, dans le monde, dans le passé, dans l'histoire ; peur du moindre bruit où que ce soit, du moindre heurt dans le ciel, dans le monde des idées.

(Pour moins souffrir de ne pas influencer sur le présent, il s'intéressait à étudier le passé récent de la politique fasciste, la dernière tactique de Napoléonini, pour prévoir ce qu'il ferait le mois suivant, contre qui il se tournerait, vers qui. Pauvre prophète gratuit de phénomènes de l'ordre de la météorologie, pensait-il, — parce que tu n'as rien à faire dans la vie.)

Il s'aperçut avec étonnement que cette impossibilité d'ajouter désormais un seul volume à son œuvre ne le faisait pas tant souffrir. Sa souffrance était ailleurs. Il cherchait depuis quelque temps l'explication de son indifférence ; soudain il comprit : il n'était pas mécontent de payer d'un prix énorme — l'anéantissement de son esprit de création — sa trahison : car le professeur Corvelli, l'ancien sénateur libéral Corvelli avait trahi sa conscience républicaine pour devenir un des maîtres officiels de l'enseignement historique dans l'université fasciste. Il était riche ; il pouvait émigrer ; la France, l'Amérique lui auraient offert une chaire, comme à tant d'autres intellectuels ; mais grâce à la défection du doyen, il devenait doyen. Il n'était pas parti. Il avait dû prononcer le serment d'adhésion de l'historien au retour des prétoriens. Il ne lui

restait pas grand'chose pour lui donner une image convenable de sa vie.

Jamais depuis les « temps nouveaux », il n'était sûr de faire le bien : il avait donné un terrain important pour ses jeux au club des loisirs de la corporation des employés des Travaux Publics (d'ailleurs ils n'y venaient pas beaucoup) ; ne leur faisait-il pas oublier avec ce petit bonheur l'aspiration vers un plus grand ?

Mais il y avait la nature, la même pour les moutons — qu'ils soient courageux ou qu'ils fuient devant le lion — et le lion. Corvelli se promenait dans ses bois (il passait toutes ses vacances dans ce château acquis par un mâle de sa vieille famille d'universitaires, et faisait les plus longues possible ses vacances). Le fascisme ne distinguait pas trop dans les propriétés ce qui servait à la jouissance esthétique et au progrès de l'esprit, et ce qui servait à la vanité ; et il lui laissait tout de même cela, afin qu'il ne crée pas, qu'il ne pense pas contre lui.

Et il y avait Maria-Pia, sa fille, la libérale. Les intellectuels ses amis, qui gardaient leur libre-pensée tout en vivant sous ses loix, affirmaient que le fascisme n'aurait jamais tout à fait une femme pure ; Maria-Pia en était le témoignage ; elle était leur consolation. La *Bellissima*, comme on l'appelait familièrement, avait toujours un certain sourire d'une qualité très haute quand on parlait de Napoléonini, un sourire qui sous-entendait qu'il y avait certaines choses parmi les plus délicates sur lesquelles il ne régnerait jamais absolument... Et cependant depuis quelque temps elle semblait avoir la dent moins aiguisée contre tout ce qui touchait au « Régime ».

Il y avait son fils Luigi, qui pendant longtemps l'avait inquiété dououreusement. Critique d'art, il avait suivi la ligne esthétique du fascisme. On l'avait vu causer familièrement avec Sandrelli, le hiérarque du village ; il se laissait aller à rigoler avec le ras, parce que, semblait-il, il désespérait d'accomplir son humanité dans l'intelligence et la finesse qui n'avaient plus toute liberté dans ce monde de chercher leur bonheur, lequel exprimait de moins en moins ses terribles problèmes essentiels. Le critique d'art, comblant la vanité de sa femme, cavale du fascisme, était allé exercer sa profession en Ethiopie. Il était revenu avant la fin de la guerre, le peintre militaire, avec un sombre visage. Ç'avait toujours été son idée que, les hommes étant pour une si énorme majorité des créatures insignifiantes, le fascisme était ce qu'il y avait de meilleur pour eux, avec son épopée indifférente à la matière première : le nombre ; mais maintenant il avait plus de haine sourde que d'adhésion méprisante. Il ne parlait pas ; sa femme ne comprenait pas. Son père devinait ce qui se passait en lui sans oser lui parler. Luigi semblait s'éloigner chaque jour un peu plus de toute sa famille ; il regardait à peine son fils, ballilla plus fasciste que Napoléonini ; il laissait dire sa femme ; son père se disait avec une joie secrète : « c'est

parce qu'il me trouve lâche qu'il ne m'ouvre pas son cœur, mais son cœur n'est pas ici... »

Oui, avec Luigi et Maria-Pia, avec ces deux êtres secrets, peut-être pourrait-on recommencer le monde. Cet espoir éclairait M. le Doyen qui allait à travers ses épaisseurs d'ombre particulière en se disant, au fond de son âme sensible à la beauté, que la nature est une sorte de mer où l'on s'enfonce sans être jamais submergé ; et que les vérités éternelles vous enveloppent sans vous demander de vous y perdre ; — quand, débouchant dans une clairière, il aperçut, regardant en extase le larbin de Napoléonini qui avait mis ses mains sur ses seins, Maria-Pia la libérale. De dos, il ne voyait de Sandrelli que la gaine du poignard de luvetier ; et les mains de la femme sur les épaules d'arbre ; les mains qui jadis, hier, ne voulaient rien toucher du scandale de ce monde...

Le vieux cœur d'Emilio Corvelli frappait dans sa poitrine comme s'il voulait devenir une pierre dans une fronde contre le hiérarque du village, contre tout le « nouveau monde »...

Sandrelli était devenu le chef politique de la petite région on ne sait pourquoi, ou plutôt on le savait trop bien ; parce qu'il n'était qu'un loup dont toute la vie disait oui au Lion.

Avant qu'il ait eu le temps de penser, Maria-Pia aperçut son père ; sans aucune gêne, elle avertit Sandrelli, en lui serrant le bras ; et ils allèrent vers lui le plus simplement du monde ; et elle lui dit : je te présente mon fiancé. Ces néo-romains profitaient des facilités modernes de l'américanisme des sentiments quand ça les arrangeait.

Maria-Pia semblait tout à fait ralliée au fascisme. Corvelli ne s'était pas trompé en apercevant des nuances dans ses jugements politiques de ces derniers jours.

Il se sentait muet ; il voulait penser à tout cela avant de prononcer des paroles importantes ; et la lâcheté aidant, il s'éclipsa par une adroite échappatoire. Il ne leur dit pas s'il était content ou non de ce qu'il avait vu ; ils ne lui demandaient pas sa bénédiction.

La fine Maria-Pia, dont l'âme fut filée par combien de générations d'intellectuels et d'artistes, aimait donc la brute Sandrelli ! « le purgeur de la région » ; celui qui avait maté les rouges du pays ; le fasciste pur : bombardement et huile de ricin. Le voyou parvenu, le débrouillard-combinard-idéal-de-la-démagogie. Le sénateur rougissait. Il n'y avait plus de pureté, plus de femmes ; les derniers secrets se perdaient : la miniature, la dentelle du cœur, de l'esprit. Elle était à eux, c'est-à-dire qu'elle ne croyait plus à tout ce qu'on aimait en elle, qu'on voyait à travers elle.

Sandrelli avait fait écrire sur un mur du club intellectuel des loisirs ouvriers, dans ce style de forgerons-gangsters des épithètes sonores et sublimes :

L'HOMME N'EST PAS UN ANIMAL RAISONNABLE,  
MAIS UNE BAÏONNETTE PLUS OU MOINS IMPÉRIEUSE.

Que faire ? le sénateur pouvait refuser son consentement en invoquant, non pas que Sandrelli était un chef de bande, mais qu'il ne lui semblait pas qu'il y avait conformité absolue ... On se moquerait de lui. Ils n'y regardaient pas de si près : est-ce qu'il est question de conformité pour le vent qui se précipite et la vague qui se soulève à son passage ?

Ayant laissé son sceau sur la bouche de Ginevra — les verges et la hache — comme un coup de revolver à bout portant, Sandrelli allait seul par les bois de son futur beau-père — ses bois futurs —, cravachant les branches folles qui ne lui laissaient pas un passage assez large. Il se sentait une force immense : celle de tout le matériel roulant de la guerre, des tanks, ces éléphants têtus, ces macro-punaises découpées dans le roc, et de ces usines-châteaux à lancer les hommes dans la lune, dans un autre monde, vers le paradis : les croiseurs ; et des gros canons merveilleux : on enfourne la pâte comme celle du pain et on lance dans la chair des foules un étrange pain qui est le contraire du pain, qui hait la chair, qui éclate en elle, fait en elle comme le lait qui caille, et l'on tombe en grumeaux au pays des fantômes : toute cette force des raz-démarée, c'était sa force : il était l'homme devenu aussi fort que la terre. Sa grandeur Sandrelli était heureuse.

Aurait-il été inquiet, le salut de cette petite vieille mise en quarantaine, surveillée, « ammonita », l'eût rassuré, eût remplacé sa conscience dans son assiette.

La petite vieille ayant salué disparaît le plus vite possible, comme si elle était poursuivie. On la tient à l'œil, bien que sa fille soit la femme du chauffeur de Sandrelli, bien qu'elle ait donné un fils aux cimetières éthiopiens, un aux cimetières espagnols (chaque fois un des premiers morts), un à l'émigration américaine, — car elle en a donné un aussi à l'émigration anti-fasciste, qui travaille dans un journal d'opposition de Paris. On sait bien qu'elle ne distribue pas de tracts envoyés par son fils, et que si sa fille n'a jamais eu plus de tendresse pour le fascisme que son frère de Paris (on dit qu'ils ont le rouge dans le sang), elle ne fait aucune propagande ... Mais elle est suspecte : il est sorti d'elle du rêve rouge : sort-il du rêve rouge d'un cœur qui n'est pas un peu rouge ?

Le curé lui a défendu l'approche de la Sainte Table ; il a dit en chaire de se méfier d'elle ; à l'église, elle ne doit pas se mêler aux autres. Dieu n'est pas pour ceux qui disent que Napoléonini n'a pas été envoyé par Lui.

La honte du village n'a jamais rien dit contre Napoléonini ; mais elle est encore la mère de celui qui est parti pour la liberté comme de ceux qui sont partis pour le commerce ou la mort loyaliste.

Elle ne dit plus rien : la pension de ses fils que la patrie a dévorés la nourrit maigrement ; on ne va la voir, lui porter quelques paroles de consolation, qu'à la nuit. Ceux qui sont nés d'elle ne viendront pas à son enterrement ; pas un seul : aucun n'est là ; et peu de monde osera y paraître ; mais qu'a-t-on besoin d'être accompagné, quand on est un vieux sac d'os sans illusions qu'on va mettre dans la terre ?

Elle ne comprenait pas ; elle essayait en vain de comprendre ce nouveau monde ; elle faisait son possible, puisque ses fils en étaient ; ils étaient à vrai dire de deux nouveaux mondes très différents, et chacun voulant tuer son frère pour prouver sa nouveauté.

Elle mourrait bientôt ; le médecin ne viendrait pas au premier appel, quand elle aurait sa dernière attaque ; et même son retard mesurerait la profondeur et la fidélité de sa conscience fasciste : il prétexterait l'attaque d'une vieille fasciste intégrale ; tant mieux : de la sorte, cela irait plus vite ; ce serait tout de suite réglé.

C'est lui, Sandrelli, qui la fait souffrir, et l'ammonita l'a salué, — comme elle salue Dieu qui ne lui fait pas que du bien.

Sandrelli poursuivait sa promenade hygiénique. Là-bas, les enfants en bande allaient recevoir l'enseignement des volcans ; les hommes comme lui étaient un peu de feu central à la surface de la terre.

Il rencontra des uniformes qui rossaient un sans-uniforme, qui avait quelquefois manqué d'esprit national. « Courage, camarades ! » leur dit Sandrelli. Il était gêné d'appeler « les hommes » « camarades », sauf en de telles circonstances. Il ne leur demandait pas pour quoi ils rossaient l'individu suspect : cela c'est bon pour les démocraties ; ils le proclamaient d'eux-mêmes :

— Cette loque n'est pas venue à l'enterrement de Ferrondi l'autre jour !

— Il était malade, dit sa femme qui assistait en sanglots au passage à tabac.

— Et tu as gardé ta boutique ouverte au lieu de la fermer spontanément « pour cause de deuil fasciste » !

— Un vrai fasciste n'est pas malade, dit Sandrelli, quand la patrie le réclame.

Les assistants saluèrent le lit de justice à la fasciste : on les subissait comme les gardiens d'on ne sait quels antiques devoirs, rites ou mythes d'honneur et de souffrance pour amadouer le destin. Ils n'étaient plus esclaves de la vie, mais la vie servait leur orgueil, leur passion : telle était la grandeur du fascisme. Sandrelli continuait sa route ; quand une voix soufflait à sa puissance : « tu es un nouveau riche », il cravachait plus fort les branches qui dépassent.

Deux jeunes gens s'embrassaient derrière l'affiche du *Dentifrice de l'Empire*. Sandrelli était mécontent, comme s'ils avaient embrassé la

liberté. Il était vivement déconseillé de se caresser en plein air : mollesse des désaxés de la démocratie ; et comme les pauvres n'ont pas de dedans, on aimait davantage la patrie. Encore un qui partira pour l'Espagne, cette Ethiopie blanche, qui demandera lui-même son départ, espérant là-bas pouvoir embrasser des femmes en paix : on croit toujours que c'est plus facile que chez nous, au loin, car on imagine que la vie est quelque part. Ah ! qu'ils l'humiliaient, les gens qui rentraient dans leur tanière, qui fermaient leur porte sur son passage pour parler de lui ; il ne pouvait tout de même pas bondir, violer leur seuil, les secouer ; il faudrait des oreilles, un grand treillis capteur de sons dans tous les murs, un grand tableau où s'enregistreraient toutes les paroles, un grand crible pour trier ces pauvres prétentieuses ondes cérébrales. Le démoniaque, pour lui, c'était la panne d'électricité (les responsables de la station, pourtant bien choisis, savent à quoi s'en tenir, et cependant aucun ne peut être inculpé), pendant laquelle se passent les instructions antifascistes ; où l'on écrit sur les murs son nom au sang, si difficile à effacer.

Mais aujourd'hui, rien ne met Sandrelli en boîte, tout marche bien ; la vie est facile. Gloire des violents : tout leur est soumis. Dieu non plus n'a pas de méthode.

La « lumière du Fascisme », assis sur une borne, reconnut son pas, se leva mécaniquement, le salua du plus parfait salut ; et ce salut d'un aveugle traduisait, affirmait en une langue de plus, sa vérité, et celle des siens. La « lumière du Fascisme » était le surnom d'un partisan qui au cours d'une réunion fasciste avait eu les yeux brûlés par une torche. Il se croyait chargé d'une mission prophétique : nul ne criait plus fort « vive le fascisme, vive Napoléonini ! » Il cherchait à pousser un cri aussi vif que la lumière qu'il n'avait plus, pour en sentir encore le déchirant miracle, un cri aussi vif que la lumière quand « elle fut ».

Quoi de mieux à faire de tous ces abrutis que la guerre, pensait Sandrelli. Les Italiens sont trop nombreux. Napoléonini avait bien raison de les faire se tuer : ça les débarrassait de leur néant. Maintenant qu'il n'y a plus de chasses passionnantes, il y a la guerre.

Sandrelli épousa peu de jours après Maria-Pia ; Corvelli n'osa pas s'y opposer ; mais, comme le prêtre bénissait l'union du fascisme et de la muse de ses adversaires, il se sentait descendre, descendre (y a-t-il des degrés dans la nuit ?) dans le puits noir de la veulerie : s'il avait quitté l'Italie avant le doyennat, sa fille ne serait pas perdue. Mais il n'osait plus rien. Il rêvait son temps ; il n'était plus tout à fait de ce monde.

La guerre d'Espagne intéressait diversement les Italiens. La masse vivait dans le sensationnel comme les poissons dans l'eau. Il se passait

quelque chose ; il se passait qu'on empêchait quelqu'un de passer par les chemins de chez lui ; avec son petit déjeuner, chacun, chaque matin, avait un peu de cataclysme comme de phosphate de chaux. Mais la propagande clandestine contre la guerre ne laissait pas elle non plus s'endormir l'imagination.

Les papillons collés sur toutes les surfaces proclamaient :

LA GUERRE D'ESPAGNE EST NOTRE GUERRE,  
MAIS PAS CELLE DE FRANCO.  
QUE LE CHEF ÉCLAIRÉ DE NOTRE PROLÉTARIAT,  
QUE NOTRE NAPOLÉONINI RÉGIONAL,  
QUE NOTRE BIEN-AIMÉ SANDRELLI AILLE PROUVER SA BRAVOURE  
AVEC LES MAURES CONTRE LES ESPAGNOLS !

Durant les nuits qu'il passait sur les routes avec ses louveteaux, à vérifier les gamelles d'ouvriers revenant de leur travail nocturne ou y allant (ça peut être de merveilleuses boîtes à colle, mais comment le plus fervent partisan pouvait-il se priver de rigoler un brin ?), Sandrelli rêvait de relever ces défis ; et puis cela le distrairait d'aller faire un peu de marteau-pilon en trimoteur sur les terrains de chasse espagnols ; il avait de l'ambition pour sa jeune femme, — mais tout de même cela deviendrait peut-être en peu de temps plus dangereux qu'en Éthiopie ; il aimait mieux laisser aux autres de réaliser ses ambitions. Il tâchait d'y envoyer le plus de monde possible, de gens de son village, de familiers, de subordonnés, de larbins ; il serait même assez spectaculaire et donc publicitaire, de se séparer de son chauffeur. Il était le plus fort, et chacun devait prêter sa force aux volontés de la sienne, et cependant il n'était pas sûr de personne : peut-être pas même de son chauffeur.

Sabatino Vanio avait eu assez longtemps maille à partir avec les squardistes, puis il s'était tu, avait été chômeur, était parti pour l'Abyssinie, espérant trouver au retour du pain pour les siens ; comme on ne tenait aucune promesse, il avait protesté avec plusieurs camarades : alors Sandrelli lui avait offert la place de chauffeur, parce qu'il avait pensé que ce garçon pouvait prendre la direction d'un petit mouvement revendicatif pas trop idiot (il sabrait plus souvent qu'il n'amadouait, mais il faut utiliser toutes les tactiques).

On disait parfois à Sandrelli de se méfier de lui parce qu'il voyait sa belle-mère, l'ammonita, mais d'autres affirmaient qu'il défendait le fascisme chez lui. Ce qui était vrai, mais en fait, c'était pour contredire sa femme qui détestait Napoléonini. Il lui en voulait de s'être mise à vieillir après le premier enfant (pourquoi en avaient-ils fait tant ? elle n'en voulait pas, mais Napoléonini en voulait, et, bien qu'elle le détestât, elle respirait la soif, la gloire d'enfants qu'il avait mise dans l'air). Elle n'arrivait pas à croire à la sincérité de ses apologies. En tout

cas, il ne semblait pas décidé, malgré le désir de Sandrelli, à partir pour l'Espagne.

Il faut que la lumière artificielle soit mise parfois sous le boisseau, pour que les âmes sentent qu'on leur a volé un peu de la lumière naturelle. Ce soir-là, après une panne d'électricité assez longue, on avait fait suivre l'inscription

NAPOLÉONINI A TOUJOURS RAISON

de :

ET SON FILS BIEN-AIMÉ SANDRELLI, —  
PARCE QUE NOUS SOMMES ASSEZ BÊTES POUR NOUS TAIRE.

Au matin, les sbires de Sandrelli frappèrent tous les ouvriers à qui ils trouvaient l'œil sans franchise sur les chemins. Ils cherchaient parmi la chair l'esprit qui avait pu répondre à leur haine de l'esprit.

Sabatino Vanio les vit et dut les accompagner d'un sourire complice. Il était dégoûté. Au déjeuner, il dit à sa femme qu'il allait demander à partir pour l'Espagne. Quand il la menaçait de ce départ, elle se moquait de lui, disant qu'il plaisantait, qu'il n'en ferait rien. Cette fois, elle le regarda avec insistance :

— Pourquoi demandes-tu si fort de t'en aller, maintenant ? Je sais que tu n'aimes pas la guerre, et encore moins leurs guerres... Je comprends... (Il ne répondait pas). Ne dis rien : tu vas là-bas pour passer chez les Rouges. Pas vrai ? Ne t'inquiète pas pour moi (elle ne disait pas : je sais que tu es lassé de moi : difficile aussi à lui de prendre conscience de cela). Je me débrouillerai. Fais ce que tu crois bien... Espérons quand même qu'on se retrouvera un peu plus tard, quand Il aura été vaincu (elle escamotait ses larmes).

— Tu es folle, j'ai besoin de me remuer un peu ! C'est tout.

Soudain, il ne pensait plus qu'elle avait perdu sa grâce.

Sa résolution tombait bien : le lendemain matin, avant qu'il en eût parlé à quiconque, il apprit qu'il venait d'être mobilisé par le fascio « en qualité de volontaire » : les fonctions officielles comme la sienne incluent qu'on est volontaire pour tous les intérêts de l'état ; automatiquement : le fascio devinait ses pensées...

Plus surpris encore que M<sup>me</sup> Vanio par la résolution de son mari, fut le sénateur Corvelli quand Luigi se demanda devant lui pourquoi après tout il n'irait pas faire un tour dans l'autre péninsule : « cela ou autre chose »... Il ne comprendrait donc plus rien à ses enfants ?... Et cependant, si Luigi avait remordu au mythe du fascisme, il lui aurait fait part de ses décisions avec un peu de joie (ou était-ce alors que les épopées de leur pays ne donnaient plus d'enthousiasme aux esprits un peu lucides ?) Ils regardaient le soir envahir le salon quand Benito,



*nrf*

